

Compte rendu

Ouvrage recensé :

Jurdant, Michel (1984) *Le défi écologiste*. Montréal, Boréal Express, 432 p.

par Antoine S. Bailly

Cahiers de géographie du Québec, vol. 29, n° 77, 1985, p. 336-337.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/021734ar>

DOI: 10.7202/021734ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

sociale, soit celle de sa position par rapport aux autres discours sur l'articulation du social et du spatial. Ses auteurs engagent en effet la réflexion théorique nécessaire à la survie d'une géographie qui « à peine née ou ressuscitée, risque d'éclater en de multiples courants divergents, au gré d'un social insaisissable parce que partout présent » (Vant, p. 250).

Anne GILBERT
 Département de géographie
 Université de Montréal

JURDANT, Michel (1984) *Le défi écologiste*. Montréal, Boréal Express, 432 p.

« La faiblesse devient force quand naît la conscience » ; ces paroles de G. Halimi, citées par Michel Jurdant, sont au cœur de cet ouvrage, très complet, sur le défi écologiste. Ancien professeur à l'Université Laval après une longue carrière à Environnement Canada, M. Jurdant nous livre un véritable manifeste écologiste, engagé, chaleureux, pour une société autogestionnaire. C'est aussi le testament d'un militant.

Ouvrage de vulgarisation, il aborde de manière globale l'écologie, en ne se limitant pas à l'écologie végétale, mais en étant concerné par tous les exclus du système productiviste contemporain : chômeurs, jeunes, femmes, autochtones... M. Jurdant est bien conscient des risques de son approche : opportunisme écologique et prolifération des réformismes qui ne seraient que récupération par la société productiviste — avec sa classe dominante de technocrates — de l'état d'esprit écologiste. « Il est essentiel de restituer la primauté de l'humain sur l'institution » (p. 131), à travers un véritable projet de société « qui permettrait à toutes les communautés humaines de jouir d'un mode de vie équitable et en harmonie avec la nature et les autres humains » (p. 417). Et l'auteur articule ce projet autour de quatre grands thèmes : 1) rejet de la société de consommation ; 2) critique de la croyance aveugle dans les possibilités de la science et de la technologie ; 3) lutte contre le pouvoir technocratique qui transforme l'esprit du défi écologiste ; 4) recherche de nouveaux modes de vie, en particulier ceux d'une société autogestionnaire, écologiste, libertaire et tiers-mondiste.

La surabondance nous a poussés, par ses gaspillages, au bord de l'absurde et la loi économique de la rareté, en jouant le rôle d'accélérateur dans le processus d'épuisement des réserves, en est la principale responsable. Et pourtant l'accroissement des consommations n'a pas généré un meilleur bien-être. En ce sens M. Jurdant rejoint cette idée que j'ai développée dans la *Géographie du bien-être* et l'illustre parfaitement : « Pouvons-nous prétendre que notre haut niveau de vie nous a rendus individuellement plus libres, plus cultivés, en meilleure santé physique et mentale..., plus justes que les Grecs ou les Tunisiens dont le niveau de vie est cependant quatre fois inférieur au nôtre ? » (p. 23).

Critique de la société industrielle, de la croissance à tout prix à travers les cinq premières parties de l'ouvrage, le défi écologiste est aussi recherche verticale de l'écosociété à travers la sixième partie : 1) le monde de la surabondance au bord de l'absurde ; 2) la croissance de la destruction des ressources de la nature ; 3) la croissance de la dégradation de la vie humaine ; 4) la croissance des inégalités entre les humains ; 5) la croissance du pouvoir technocratique ; 6) la révolution écologiste.

L'auteur connaît parfaitement les réactions négatives à ces propositions ; il a été, comme il le précise, « technocrate scientifique ». Objections à l'intellectualisme déconnecté de la réalité, à l'utopisme dans la quête de nouveaux modes de vie, à l'anti-progressisme, au radicalisme écologique, à la remise en cause du niveau de vie. À chaque objection, M. Jurdant apporte des réponses empreintes de messianisme, proposant un changement des mentalités, une analyse critique des valeurs de nos civilisations. En nous proposant de penser globalement pour nous aider à agir localement, M. Jurdant sait « conscientiser » ses lecteurs. Souhaitons donc que son ouvrage, particulièrement clair, soit utilisé par les enseignants du secondaire, pour faire

découvrir aux générations montantes les risques du scénario productiviste. Souhaitons aussi qu'il soit lu par tous ceux « réduits à l'état de consommateurs programmés par les experts de la production » (p. 19)... Alors son œuvre sera un nouveau point de départ...

Antoine S. BAILLY
Département de géographie
Université de Genève

BUREAU, LUC (1984) *Entre l'Éden et l'Utopie. Les fondements imaginaires de l'espace québécois*. Montréal, Éditions Québec/Amérique, 235 p.

Il y a, c'est clair, plusieurs livres dans ce livre. Si, par quelque perversité, on le commence par le milieu, on lira ce qui pourrait apparaître comme une histoire du Québec ou du moins du territoire québécois entre le XVI^e et le milieu du XX^e siècle. Dans ces chapitres 4 et 5, il s'agit d'abord de *géographie historique* au meilleur sens du terme, c'est-à-dire de l'étude, à différents moments du passé — la découverte et la colonisation françaises, la domination anglaise, la lente émergence d'une identité moderne — de l'espace québécois. Ce dont nous parle surtout l'auteur, c'est des *relations* entre la réalité économique et politique d'une époque et la manière dont les contemporains se la sont représentée. Dans la période française domine le décalage entre les projets « faustiens » pour la Nouvelle-France et l'insuffisance de moyens économiques et démographiques pour les mener à bien ; le résultat concret se limitera à quelques postes militaires, sordides malgré leur prétentieuse géométrie, mal nourris et faiblement protégés par une colonisation agricole lacunaire. La phase anglaise sera celle du repli nostalgique sur un passé revisité par des Canadiens français abandonnés qui, tel un Antée douloureux et obstiné, s'arc-bouteront à leur terre comme à l'étiage minimal de leur souveraineté : alors « la territorialité précède l'être » (p. 157).

L'autre livre, c'est celui qui, dans les trois premiers chapitres, présente une *théorie* plus générale des représentations spatiales. La thèse centrale de Luc Bureau, qui donne son titre à l'ouvrage, est que, parmi les images que les hommes se sont faites de leur espace, beaucoup renvoient à un couple unique de mythes fondateurs : l'Éden, âge d'or initial dont nous n'aurions jamais dû sortir ; l'Utopie, âge d'or prochain qui établira sur le monde une harmonie jusqu'ici imparfaite. À l'aide d'une indiscutable érudition, l'auteur nous convainc qu'en effet ces mythes ont remarquablement traversé l'histoire, de la Bible à nos jours ; en outre, leur dimension spatiale, rarement étudiée, éclate au grand jour. Du côté de l'Éden, c'est le rejet de la ville, œuvre humaine par excellence, défi (cf. Caïn) à la toute-puissance divine, qui incarne le mieux cet « idéal régressif » qu'on peut repérer tout au long de l'histoire : Hésiode déjà, comme plus tard bien d'autres, regrettait le monde heureux qui, justement, venait de mourir, un monde campagnard fait d'« intermédiaireté » (p. 68), à égale distance entre la sauvagerie et le luxe. Du côté de l'Utopie, c'est la volonté systématique de normalisation, avec dans l'espace la tyrannie des formes géométriques et le « zonage coercitif » (p. 22), que critique Luc Bureau, appelant à la rescousse l'ironie de Swift, mais aussi celle — involontaire — de nombreux utopistes, de Platon à Le Corbusier.

Fort logiquement, on en arrive à l'idée qu'« il doit bien y avoir quelques liens de parenté entre les deux modèles » (p. 74), d'autant que les mêmes penseurs ont souvent émarginé des deux côtés. Ce qui les réunit, dit Luc Bureau, c'est de refuser tout compromis avec le réel et de proposer, face à des faits lourdement contraignants comme le travail, l'école, l'économie, le pouvoir, la ville et la campagne, autant de *substitutions* idéales qui les nient. Ici, si les listes de toutes les transmutations des usines en phalanstères et du béton en cité-jardin sont éclairantes, il semble que quelque chose manque : le point commun entre les deux mythes, ne faudrait-il pas le chercher dans le fait que leur approche de la société est toujours externe ? Des Écritures au socialisme utopique (ou autoritaire), n'y a-t-il pas persistance de l'image d'un ordre à la fois extérieur et supérieur à la société ? Et ce caractère métaphysique n'oppose-t-il pas Éden et Utopie à tous les